

LES GAIETES DE LA MORT

SOUVENIRS DE NOVEMBRE EN ITALIE.

I

E fut dans un logis froid, triste et humide que j'échouai un soir à Vérone, après être resté une heure en panne, devant Desenzano, enfermé dans un wagon. Des difficultés sans nombre, des rails mal ajustés, des conversations interminables, nous avaient retenus là, le bec dans l'eau du lac de Garde. C'est sur la place Sainte-Anastasie que la voiture m'avait mené. A la première inspection, je vis que je serais mal logé ; mais je m'y résignai en me rappelant que, d'après mon guide, je me trouvais dans le meilleur hôtel de la ville. A peine avais-je secoué ma poussière et mon ennui que, brusquement, à mes oreilles retentit un grand bruit de voix et de cuivres qui me donnèrent à penser que les magistrats de la ville lombarde, informés de mon arrivée, avaient envoyé leurs musiciens municipaux pour me donner une aubade. Je mis le nez à la fenêtre. La nuit était obscure, les becs de gaz rayaient de lueurs tremblantes les maisons de la place. Il n'y avait personne. Les flots d'une harmonie féroce, indescriptible, venaient du côté droit.—“ Quelque fête populaire !” Je descendis dans la rue pour y aller voir. Au lieu d'un bal, c'était un enterrement.

L'église Sainte-Anastasie était ouverte. Dans la première travée était, sur des tréteaux, placé un cercueil